Villiers, Pierre
La forteresse de Cotatis

PQ
2476
V35F6

LA

FORTERESSE DE COTATIS,

OU

ZELAÏDE ET PHARÈS,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

A GRAND SPECTACLE,

Par M. PIERRE VILLIERS, ancien Capitaine au 3e. Régiment de Dragons.

Musique de M. TAIX ; ballet de M. HUS, le jeune ; mis en scène par M. RIBIÉ.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, en Prairial de l'an 13 (*Juin* 1805).

PQ
2476
V35F6

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, N°. 25, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes Artistes.

1805.

PERSONNAGES.

HERMAS, Prince souverain de Mingrelie. M. *Rivière.*
PHARÈS, Général des troupes d'Hermas. M. *Marty.*
ABRADATE, Ministre d'Hermas. M. *Révalard.*
PLEXIPPE, Gouverneur de la forteresse de Cotatis. M. *Cammaille-S.-Aubin.*
AGÉNOR, fils de Pharès, âgé de 12 ans. Mlle. *Louise Rivière.*
ZÉLAIDE, sœur d'Hermas. Mlle. *Planté.*
Officiers.

Le premier acte se passe dans le palais d'Hermas, à Savatopoli;

Les 2e. et 3e. dans la forteresse de Cotatis, sur les bords de la mer noire.

ZÉLAÏDE ET PHARÈS,

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un appartement du palais d'Hermas.

SCENE PREMIERE.

ZÉLAIDE, PHARÈS.

ZÉLAIDE.

Oui mon ami, votre résolution est celle d'un grand homme et je ne doute point que le roi ne vous accueille avec distinction. Puisqu'il vous a fait mander, il est déja moins prévenu; ne lui dissimulez rien. Vous connaissez Abradate son ministre, ce transfuge des états de Mérod qui depuis qu'il habite cette cour est parvenu à force de souplesse au rang qu'il occupe à Savatopoli, vous connaissez dis-je tout l'empire que cet étranger, vendu sans doute à nos ennemis à pris sur mon frère. Je sais que l'estime que je porte à votre mérite et a votre personne a irrité la jalouse haine d'Abradate: Je sais qu'il soupçonne entre nous des intelligences qu'il suppose dangereuses, peut-être criminelles... Mais nous n'avons rien à redouter.

PHARÈS.

Ah! madame, que ne vous dois-je pas pour l'intérêt que votre grande âme a toujours pris au malheureux Pharès, à son épouse infortunée, à son fils Agénor. Ma vie ne sera jamais assez pour m'acquitter.

ZÉLAIDE.

Vous méritez tout ce que j'ai fait pour vous. Voila ma récompense la plus flatteuse, la plus digne de Zélaïde. Comme vous je donne tous les jours des larmes aux cendres de la princesse Zélaïde de Scindia. Si votre amour avait été criminel, je ne l'aurais point encouragé, je naurais pas pris tant de soin de votre honneur, de celui de Zélaïde, mais il fallait dérober à mon frère vos liaisons avec une femme qu'il aimait, a qui il l'avait déclaré; mais qui se respectant trop pour être sa maîtresse, et s'estimant assez pour être sa femme vous préféra à son prince. Elle a cessé de vivre, mais son souvenir nous reste, et le jeune Agénor digne héritier des graces de sa mère vous la rappellera sans cesse: Il est tems qu'il paraisse, il est bien jeune encore; mais il peut porter les armes. J'ai donné ordre qu'on le retira des mains de ce brave Militaire, du vieux Cléarque qui a pris soin de lui.

PHARÈS.

Il me sera donc permis de voir enfin ce fils chéri.

ZÉLAIDE.

Oui, le roi vous rendant ses faveurs, vous pouvez sous le nom d'Agénor placer votre fils dans l'armée ; en attendant que l'on puisse découvrir le mystere de sa naissance ; fiez vous au cœur de Zelaïde.

PHARÈS.

Ah ! madame.

ZÉLAIDE.

Le conseil va finir : rentrons, un instant nous concerterons nos projets.

SCÈNE II.

ABRADATE, UN OFFICIER.

ABRADATE.

Vous m'avez entendu dans le conseil. Mes avis ont prévalu la faiblesse d'Hermas ne lui laisse plus la volonté de se défendre. Merod m'informe qu'il va marcher sur Cotatis, nos intelligences sont assurées, et je vais venger mon pays des injures faites à ses premiers maîtres par la famille d'Hermas. Le prince a rappelé Pharès ; qu'il ne revienne à la cour que pour y être frappé plus surement et voir mon triomphe de plus près ! A-t-on expédié les ordres pour faire arrêter Agenor, cet indigne fruit de l'amour criminel de Pharès avec Zelaïde qui a rejetté mes vœux.

L'OFFICIER.

Oui seigneur : il est sans doute en votre pouvoir.

ABRADATE.

Voici le moment decisif ! le roi vient : retirez-vous. Discrétion ! prudence !

SCÈNE III.

HERMAS, ABRADATE.

HERMAS.

Le tableau que vous venez de faire au conseil de la situation de l'armée est affreux !

ABRADATE.

J'ai du vous dire la vérité. Mon attachement à l'état et à votre personne m'en imposaient la loi.

HERMAS.

Plus la position est pénible, et plus je sens la perte du brave Pharès que sur des rapports perfides, peut-être, j'ai éloigné du commandement des armées. Sous ses ordres, mes troupes ont toujours été victorieuses.

ABRADATE.

Long-tems Pharès, je le sais, a fixé la victoire sous vos drapeaux ; long-tems tout entier à ses devoirs et l'œil fixé

sur le but où son ambition aspirait, il a tout osé ; mais une fois que vos bontés l'ont appelé aux premières dignités ; une fois que vos faveurs l'ont accablé, comme il n'avait plus rien à espérer il n'a du plus rien entreprendre.

HERMAS.

Pharès en versant son sang pour la défense de son pays avait droit de prétendre à tout, et je n'ai fait que lui rendre justice. Pharès mérite les honneurs dont je me suis plu à le combler.

ABRADATE.

Vous deviez, sans doute beaucoup à Pharès, mais trop énorgueilli peut-être d'un rang où son maître l'avait placé. Issu lui même d'une illustre origine, descendant d'une branche des souverains de vos provinces... Pharès...

HERMAS.

Pharès?...

ABRADATE.

Vous croiriez peut-être ..

HERMAS.

Poursuivez.

ABRADATE.

Seigneur...

HERMAS.

Je le veux :

ABRADATE

C'est moi dont les conseils vous ont éclairé sur la conduite de Pharès ; c'est moi qui dois aujourd'hui justifier la mienne. Croyez-vous, avez-vous pu penser que je n'eusse point les preuves les plus irrécusables de son abandon pour vos intérêts, de ses projets ambitieux.

HERMAS

De ses projets ambitieux ?...

ABRADATE.

Ce que la prudence me défendait de dire dans le conseil, j'aurai le courage de le dévoiler ici ; et ce jour éclairera l'obscurité de la marche que tient Pharès. Puisse cette clarté ne pas devenir fatale à votre sang, et ne point vous éloigner d'une sœur que les graces, les qualités du cœur et la bonté rendent si recommandable.

HERMAS.

Zelaïde... ma sœur...

ABRADATE.

Pharès a osé lever ses vues jusqu'à elle ; et la princesse...

HERMAS.

Je sais que Zelaïde a toujours rendu justice aux talens, au courage de Pharès.

ABRADATE.

Plut aux cieux que la princesse n'eût ressenti pour Pharès

que ce sentiment que commandent les belles actions. Mais un guerrier dont les lauriers rehaussent encore les charmes personnels...

HERMAS.

Expliquez-vous.

ABRADATE.

Zélaïde... a reçu les vœux de Phares.

HERMAS.

Ma sœur a pu ne pas se défendre de recevoir les hommages respectueux d'un sujet que son prince honorait ; mais Zélaïde n'a pu étouffer la voix du sang qui coule dans ses veines... Si elle l'avait pu... Si Phares... la mort...

ABRADATE.

Retenez les transports d'un courroux bien légitime, sans doute.

HERMAS.

Phares aurait osé...

ABRADATE.

Il n'est cependant que trop vrai qu'un hymen secret...

HERMAS.

Un hymen !...

ABRADATE.

Unit depuis long-tems Phares à la princesse Zélaïde.

HERMAS *aux gardes.*

Qu'on fasse venir ma sœur.

ABRADATE.

Qu'allez-vous faire ?

HERMAS.

La mettre en présence de son accusateur. Je le dois à son honneur, à ma dignité, à l'estime que j'ai pour vous.

ABRADATE.

Ecoutez, seigneur, un éclat pourrait tout perdre. (*Hermas fait signe aux gardes de rester.* J'ai les preuves que cette union existe, et peut-être aujourd'hui je vous en fournirai d'autres qui vous montreront de quelle nature sont les projets de Phares, de quel œil il voit votre souveraineté, et quel prix il met peut-être aux services qu'on pourrait attendre de lui, dans le moment difficile où se trouvent vos états.

HERMAS.

Que pouvez-vous m'apprendre encore, qui soit plus affreux. Faudra-t-il donc toujours que les plus sensibles coups me partent des mains les plus chères ? Déjà ses liaisons avec la belle Zelaïde de Scindia m'avaient arraché au bonheur qui seul pouvait m'attacher à la vie ! Parlez, expliquez-moi ce mystere horrible.

ABRADATE.

Phares, en vous enlevant le cœur de la belle Zélaïde de

Scindia..... Mais je l'apperçois. Dissimulez. Nous obtiendrons tout de Phares ; sa rudesse le trahira.

SCÈNE IV.

Les Précédens, PHARÈS.

PHARÈS *jettant un regard de mépris sur Abradate.*

Si j'en crois les bruits publics, vos armées ont été battues dans les plaines de Cotatis ; le farouche Mérod, ce brigand sorti des flancs du Mont Caucase, pour ravager vos états, marche contre ce dernier rempart de la Mingrelie. Je ne viens point interroger mon prince sur les motifs secrets qui m'ont éloigné de sa personne. Soumis aux volontés de mon souverain, et fier du témoignage de ma conscience, je fais chaque jour des vœux pour la prospérité de vos armes. Elevé sous vos yeux, animé par votre exemple, touché de vos vertus, je vous dois mon dernier soupir, puisque vous avez eu mon premier hommage. Dans un moment où tout serviteur fidèle doit se presser autour de vous, il m'appartient de venir le premier vous offrir un bras que vous avez guidé au champ de l'honneur, et briguer l'avantage de reparaître dans des rangs où votre bonté généreuse, plus que mon mérite, a su me remarquer. Ordonnez et Pharès, qui languit dans une honteuse oisiveté, Pharès impatient de revoir ses vieux compagnons d'armes, se mêlera parmi eux pour attaquer et repousser loin de vos frontières, un ennemi qui aurait dû trouver depuis long-tems sa défaite, sa honte ou sa mort.

HERMAS.

Nos malheurs sont grands, sans doute ; mais rien n'est encore désespéré. Votre offre est généreuse, et je la crois désintéressée. Si Mérod a repoussé nos troupes et ravagé mes provinces, le nombre seul a pu nous vaincre.

ABRADATE.

Qui, mieux que le général, peut rendre justice à l'armée ; il l'a commandée et l'a toujours vue obéir et vaincre ; mais ainsi que le malheur, la prospérité à son terme, et souvent un empire....

PHARÈS.

Quand le chef qui le gouverne est toujours juste et généreux, quand les ministres qui règlent ses opérations sont animés de l'amour du bien public ; quand l'esprit des troupes est toujours dirigé vers l'honneur, quand on s'occupe sans relâche à maintenir l'ordre au dedans, et à le faire respecter au dehors, un empire est toujours stable, son chef chéri comme un père, ses ministres vénérés et ses troupes invincibles. Oui, mon prince, tel a été long-tems votre règne, et

vous n'auriez pas aujourd'hui à gémir sur votre situation, si tout le monde secondant vos intentions, se fut pénétré de l'interêt de votre gloire et de votre personne; mais il est des hommes qui, nourri dans une cour étrangère....

ABRADATE.

Je démêle aisément dans ce discours que Pharès voudrait faire peser sur moi une responsabilité et me rendre garant d'evenemens.

PHARÈS.

Je n'accuse personne. Je viens porter aux pieds de mon prince les vœux de tous ses sujets qui demandent à marcher contre l'ennemi.

HERMAS.

Si j'en crois Abradate, nous sommes tellement pressés...

PHARÈS.

Plus les dangers sont grands plus il est beau d'y courir, de les affronter, de les vaincre. Parlez mon prince, parlez et vous verrez en un instant votre peuple s'armer. Il ne faut qu'un seul de vos regards pour relever le courage abattu de vos bataillons pour réveiller dans le cœur de tous vos sujets cet antique cet inaltérable amour pour ses maîtres. Parlez, montrez vous, et vous verrez votre peuple vous faire un rempart, attaquer encore, repousser ces féroces soldats qui n'ont que le courage de la témerité et d'autre vertu que celle que donne l'habitude de vaincre sans résistance.

ABRADATE.

Trop long-tems, le sang a coulé et le prince dont l'âme sensible....

HERMAS.

Je sais tout ce que je dois a mon peuple. Mais puisque je peux arrêter le cours sanglant du char de la guerre, puisque Merod veut la paix et que je puis en traiter avec lui...

PHARÈS.

Eh! quoi vous craignez de commettre encore votre peuple! Ah! c'est faire injure a tous! si vous vivez pour lui, si tous vos soins, votre sollicitude veillent à son bonheur, ne vous doit-il pas amour pour amour? Si son repos vous est cher, votre gloire peut elle lui être indifférente? Si vous luidonnez le bonheur, il vous doit le sacrifice de sa vie, et il n'est pas un de vos sujets qui ne verse pour vous jusqu'à la dernière goutte de son sang, que parlez vous de paix et avec qui et à quelle condition? depuis deux ans Mérod a-t-il combattu? Merod à-t-il éprouvé le courage des troupes... Non, il a marché plus en negociateur qu'en conquerant. S'il a semé l'or pour corrompre les gouverneurs de vos citadelles, c'est de la honte, et non pas des lauriers qu'il a recueilli, quels combats a-t-il livrés? quels assauts a-t-il donnés, quels

drapeaux a-t-il arrachés dans nos rangs ? Aucun... La paix avec le plus cruel ennemi de votre maison... La paix avec Mérod. Ah! je vouerais à l'exécration de la postérité, le perfide s'il pouvait s'en trouver un, qui voulut qu'Hermas reçut la paix. Encore un combat, rendez-moi votre estime, votre amitié, armez mon bras, et ce farouche Mérod rentrera dans les flancs du Caucase qui l'a vomi dans vos états.

ABRADATE.

Votre zèle est sans doute très louable, et lon reconnait dans vos discours la noble franchise d'un honorable guerrier, mais vous grossissez les dangers, et vous ne connaissez pas le prix que Mérod n'exige pas, mais qu'il demande comme une faveur, pour que la paix vienne rendre le bonheur au prince et secher les larmes de ses sujets.

PHARÈS.

Mérod ne serait donc plus ce guerrier farouche ?

ABRADATE.

L'amour, qui adoucit les caracteres les plus féroces, a su toucher le cœur de Mérod ; il renouvelle aujourd'hui la demande qu'il a déjà faite, et...

PHARÈS.

Achevez.

HERMAS.

La main de ma sœur sera le gage d'une alliance qui, réunissant nos intérêts communs, éteindra pour toujours les brandons de la discorde.

ABRADATE, *bas à Hermas.*

Il se trouble !

HERMAS.

Et comme j'ai toujours compté sur votre attachement à ma personne, à ma gloire, et que vous venez de m'en donner une preuve non équivoque, je vous charge de pressentir la princesse sur ce projet. Zelaïde a toujours eu pour vous un sentiment qui me persuade qu'elle ecoutera cette proposition avec d'autant plus d'interêt qu'elle lui sera faite par un homme qu'elle ne peut soupçonner d'aucun motif étranger à la prosperité de mes états, et à son bonheur personnel. Allez, et vous acquérerez de nouveaux droits à l'estime publique.

PHARÈS.

Et c'est pour remplir ce message auprès de la princesse que vous m'avez mandé à la cour... Et voilà, seigneur, ce prix que Mérod met à la paix. C'est la main de Zélaïde qui, en se donnant à Mérod, rétablira le calme dans vos états. Zelaïde qui, jusqu'alors, a dédaigné l'alliance des princes les plus puissants, Zélaïde serait sacrifiée, à un guerrier sorti des forêts pour ravager les états voisins. Zélaïde va donc unir

son sort à l'usurpateur de vos plus belles contrées, au bourreau de vos sujets !... Eh ! depuis quand la politique, à la cour des princes généreux, commande-t-elle de semblables alliances ! de quel droit un ennemi ose-t-il vouloir que les flambeaux sacrés de l'hymen s'allument pour éclairer l'autel, et la victime qu'il lui a plu de désigner ; depuis quand l'héritier de la valeur, de la magnanimité des princes vos prédécesseurs, peut-il se croire obligé d'acheter la paix quand il peut combattre et la dicter ? Renoncez seigneur, renoncez à ce projet.

ABRADATE.

Telle est la volonté du prince, et le vœu du conseil.

PHARÈS.

Je les respecte... mais on ne me verra point les servir.... Ces cicatrices honorables qui sillonnent mon front, me disent que je ne dois rien faire qui répugne à ma délicatesse. Mon honneur s'indignerait d'être pour quelque chose dans un traité honteux pour la nation, injurieux pour l'armée, et cruel pour Zélaïde. Je me retire. Je vous laisse avec Abradate. Puissiez-vous n'avoir jamais à vous repentir d'avoir cédé trop précipitamment à ses avis... Mais comptez toujours sur le dévouement de Pharès. Je vais attendre de nouveaux ordres.

SCENE V.

HERMAS, ABRADATE.

ABRADATE.

Vous l'avez entendu. Pouvez-vous douter maintenant de la vérité ? Avez-vous vu avec quelle véhémence il parlait de déployer encore vos drapeaux ? avec quelle chaleur il s'est opposé à l'idée de la seule ressource honorable qui nous reste de traiter avec Mérod ? avec quelle adresse il a rejetté tout ce qui pouvait tendre à un rapprochement ! il n'a pu dissimuler son ambition.

HERMAS.

Sa mâle éloquence, la force de ses raisonnemens m'a entraîné : et je ne puis croire que Pharès ait pu oublier le sentiment de lui-même, jusqu'à vouloir.....

SCENE VI.

HERMAS, ABRADATE, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, *à Abradate.*

Seigneur, voici une dépêche.

ABRADATE, *après avoir parcouru.*

Prince, je vous avais promis que ce jour éclaircirait la conduite de Pharès...

HERMAS.

Voyons.

[ABRADATE *lit.*

« Munis de votre ordre, nous nous sommes présentés » chez le vieux Cléarque. Comme il soupçonnait que tout » était d'accord avec le prince, Zélaïde, Pharès et vous, il » a remis en nos mains le dépôt sacré que la princesse lui a » confié... ainsi que les papiers qui constatent la légitimité » d'Agénor. »

HERMAS.

La légitimité d'Agénor !

ABRADATE.

C'est le fils de Pharès et de Zélaïde.

HERMAS.

Agénor, fils de Pharès et de ma sœur.

ABRADATE.

Doutez-vous maintenant de mon zèle !

HERMAS.

Mais comment, depuis si long-tems, ce mystère a-t-il été impénétrable ?

ABRADATE.

L'honneur de la sœur de mon prince a toujours du être un objet sacré pour moi, et le moindre soupçon eût été une offense pour Pharès. Nul indice n'avait éveillé ma sollicitude; le hasard seul a tout fait. J'ai recueilli tous les détails d'un ami de Cléarque, à qui ce vieil officier avait fait quelques revélations sur la naissance d'Agénor. Agénor, le fils de Zélaïde, a des droits à votre souveraineté, et Pharès, en assurant aux pieds des autels son hymen avec Zélaïde...

HERMAS.

Que ma sœur, à l'instant, soit conduite à la tour... que Pharès...

ABRADATE.

Cette union n'est pas légitime. La princesse n'a pu, sans le consentement formel des Etats...

HERMAS.

Mais Zélaïde est ma sœur, et j'irais porter cette cause aux Etats ! l'accuser et la voir flétrie !... Non, non, l'idée seule me fait frémir ! Ah ! cher ami, que vos conseils... Vous êtes peut-être mal informé ! Cet Agénor... Je cours chez la princesse.

SCENE VII.

ABRADATE, *seul.*

Encore un pas, et le succès couronne mon entreprise ! Je me venge des mépris d'une femme que j'adore et qui a rejeté

mes vœux. J'achève de perdre un guerrier dont l'âpre vertu étonne mes idées, et arrête trop souvent la marche de mes opérations! encore un pas, et je me venge des affronts que j'ai trop long-tems essuyés à la cour d'un prince faible! Zélaïde apprendra ce que peut l'amour outragé, Pharès, qu'un courtisan ne pardonne jamais; et Hermas, ce que peut Abradate. N'abandonnons point le roi: et comme l'armée demande hautement Pharès, et l'appelle dans ses rangs, qu'il parte; mais qu'avant d'arriver, les fers... Mérod a mes instructions... La forteresse de Cotatis n'est point approvisionnée, sa garnison est faible; Pexippe, qui la commande, me serait vendu si je l'avais cru digne d'être acheté: l'armée est découragée, et.....

SCÈNE VIII.

ABRADATE, ZÉLAIDE.

ZÉLAIDE.

Je vous cherchais.

ABRADATE.

Le roi m'attend, et je vais prendre ses ordres pour l'armée et son départ.

ZÉLAIDE.

Restez. Si j'en crois quelques rapports, que je ne puis regarder comme suspects, vous prenez trop de soin de ma conduite. Votre zèle pour les intérêts de mon frère s'étend au-delà des bornes de votre ministère. Je sais qu'un de mes officiers a été arrêté par votre ordre, qu'on a ouvert ses dépêches; de plus, qu'on a tenté sa foi, qu'on a voulu ébranler sa fidélité. La sûreté de l'État commande-t-elle de semblables mesures, et me soupçonne-t-on capable de faire rien contre l'honneur de mon frère?

ABRADATE.

Madame...

ZÉLAIDE.

On dit plus. On assure que le fiel des plus sacrilèges calomnies se répand sur moi. On vous nomme; on vous accuse.

ABRADATE.

Qui! moi!

ZÉLAIDE.

Vous-même. Jusqu'ici j'ai fermé les yeux sur toutes vos démarches, je vous ai plaint; mais ne me forcez point à me souvenir que vous avez osé élever vos vœux jusqu'à la sœur de votre maître! et que plus d'une fois vous avez voulu attaquer un cœur dont le respect aurait dû vous tenir éloigné!

ABRADATE.

Si j'ai osé mettre à vos pieds l'hommage d'un homme qui n'a pu voir, sans en être épris, tant de charmes, tant de vertus réunies, pouvez-vous m'en faire un crime! ah! madame,

on m'accuse de ne pas prendre le soin de votre gloire ! Puis-je ne pas la chérir, puisqu'elle fut l'objet de mon ambition ? Si un de vos officiers a été arrêté et ses dépêches fouillées, les lois de la guerre commandent ces mesures, et vous devez savoir que cet officier. .

ZÉLAIDE.

Vous cherchez en vain à couvrir votre explication des couleurs les plus séduisantes, je sais tout ce que je dois penser. Pharès a été la victime d'une intrigue de cour, et son éloignement de l'armée a attiré sur elle une longue suite de malheurs. Mon frère a cédé trop précipitamment à des conseils dictés par la jalousie et la haine ; et puisque vous vous vantez d'être le plus ardent pour les intérêts d'Hermas et de l'État, et le plus attaché à ma personne, il faut éclairer la religion du prince, et le rendant à des sentimens plus justes envers Pharès.

ABRADATE

Je vous entends, madame ; et le ciel m'est témoin qu'ici, à l'instant même, j'entretenais le roi des qualités de Pharès ; que je lui assurais que personne plus que lui ne pouvait relever le courage de l'armée. Je vais lui faire signer l'ordre de son rappel.

ZÉLAIDE.

Allez, et croyez que Zélaïde saura toujours distinguer l'homme du ministre.

ABRADATE.

Croyez, madame... (*A part.*) Allons empêcher une explication.

SCENE IX.

ZÉLAIDE, *seule.*

Ce sont les conseils perfides de cet homme, de ce ministre étranger qui ont égaré mon frère. J'ai toujours frémi en voyant qu'il lui accordait une confiance sans bornes !

SCENE X.

PHARES, ZÉLAIDE.

PHARÈS.

Ah ! madame, mes pressentimens n'étaient que trop certains. Abradate a tout mis en œuvre pour me perdre. Vous ignorez sans doute que ce ministre trafique de votre main avec Mérod ?

ZÉLAIDE.

Je sais tout ; mais l'on ne me verra jamais acheter la paix aux dépens de l'honneur de mon frère !

PHARÈS.

Les coups les plus cruels viennent ensemble fondre sur moi... Agénor...

ZÉLAIDE.

Agénor !

PHARÈS.

Des satellites aux ordres d'Abradate sont partis pour l'enlever des mains de Cléarque ; si Agénor m'est ravi, si le mystère de sa naissance est découvert...

ZÉLAIDE.

Calmez vos inquiétudes, j'ai tout prévu. Cléarque a mes ordres. J'ai vu Abradate, et j'espère que vous allez obtenir le commandement des armées... Vous pouvez maintenant reprendre de mes mains ce portrait de la mère d'Agénor et le sien. (*Abradate paraît dans le fond*). Recevez-les de la meilleure amie, de la mère de ce jeune enfant !

PHARÈS, *à genoux, lui baisant la main.*

Que je presse l'un et l'autre sur mon cœur.

ZÉLAIDE.

Souvenez-vous de celle qui l'orna de ses couleurs !

PHARÈS, *pressant le portrait sur son cœur.*

Zélaïde sera toujours là.

SCENE XI.

ABRADATE, PHARÈS, ZÉLAIDE.

ABRADATE, *à part.*

Elle lui donne son portrait (*Haut*). Il m'est bien doux, madame, de pouvoir vous prouver que vous plaire est l'unique but où j'aspire ! Voici l'ordre pour le départ de Pharès. Le roi l'a signé avec attendrissement : (*à Pharès*) les momens sont chers ; partez. On annonce que Mérod marche contre la forteresse de Cotatis. Montrez-vous à ce fier ennemi. Le roi se dispose à vous joindre, et je l'accompagnerai ; il m'en a donné l'assurance.

ZÉLAÏDE.

Abradate, vous me faites tout oublier pour ne me souvenir que des services que vous rendez à mon frère et à son armée, en lui donnant un chef digne d'elle, et d'en être chéri. Allez, brave Pharès, que l'armée revoie encore l'ami, le soutien de son prince : et croyez que le jour où je recevrai la nouvelle de vos succès, sera pour Zelaïde le jour le plus beau. Revenez sur le char de la paix : votre prince vous devra la victoire ; votre pays vous devra le repos.

PHARÈS.

J'emporte avec moi l'estime de mon prince, les regrets de Zélaïde ; je n'ai plus rien à desirer.

ABRADATE.

Abradate peut-il se flatter ?...

PHARÈS.

Je ne vous hais point, seigneur, la haine est un sentiment

trop pénible, et mon ame s'y refuse. L'amitié s'acquiert, et j'espère vous donner un jour la mienne. Je vais prendre congé du roi.

ZÉLAÏDE.

Et moi, le remercier de ce qu'il fait pour Pharès.

SCENE XII.

ABRADATE *seul.*

Plus de doutes. S'il en pouvait exister, Agénor en mon pouvoir les éclaircira. Le roi ne veut pas voir sa sœur. Pharès va s'éloigner. Allons tout préparer pour achever sa ruine, celle d'Hermas et de Zélaïde.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur d'une forteresse. L'appartement du Gouverneur est sur le devant, et l'on doit voir à travers la galerie, la cour de la forteresse.

SCENE PREMIERE.

PLEXIPPE, Plusieurs Officiers.

PLEXIPPE.

Eh! bien, seigneurs, si la cour a négligé de ravitailler la forteresse que j'ai l'honneur de commander, notre courage saura suppléer à tout. Je connais trop les braves gens qui m'entourent, pour craindre un instant que l'ennemi ne soit point arrêté devant les murs de Cotatis. Redoublons d'activité, multiplions nos ressources en sachant les ménager; conservons au prince le dernier boulevard de sa puissance; et, s'il faut nous ensévelir sous les ruines du fort, laissons un grand nom après nous. Seigneurs, je vous connais trop pour entrer dans de plus grands détails.

SCENE II.

PLEXIPPE, *seul.*

Militaire, homme d'honneur, à mon poste, je dois obéir, et ne point demander compte au prince que je sers, de ses opérations, mais je ne puis voir sans peine que le plan des deux dernières campagnes ait été mal conçu, et qu'il ait entraîné la perte de nos meilleures troupes. Pharès, le brave Pharès les avait toujours guidées à la victoire, et Pharès a été rappelé! on assure qu'Abradate entretient des intelligences secrettes avec Mérod... que ce ministre altier...

SCENE III.

PLEXIPPE, AGÉNOR, Plusieurs Militaires.

UN MILITAIRE.

Général, nous avons arrêté, à la porte de la poterne, ce jeune enfant : Il a demandé à être conduit vers vous ; nous vous l'amenons.

PLEXIPPE.

Il suffit... La plus exacte surveillance. Mérod menace Cotatis : qu'il la trouve défendue par des braves.

SCENE IV.

PLEXIPPE, AGÉNOR.

PLEXIPPE.

Approchez, mon ami ; votre nom ?

AGÉNOR.

Agénor.

PLEXIPPE.

Remettez-vous. Vous tremblez !

AGENOR.

Ah ! ce n'est pas de peur.

PLEXIPPE.

D'où venez-vous ? Quel est votre dessein, dans un désordre qui annonce...

AGÉNOR.

Puis-je vous demander, seigneur, si je suis dans la forteresse de Cotatis ?

PLEXIPPE.

Oui, mon ami, et vous êtes devant l'officier qui y commande.

AGÉNOR.

Je suis donc en sûreté, si vous êtes...

PLEXIPPE.

Plexippe.

AGÉNOR.

Ah ! ce nom me rassure ! qu'ils viennent à présent, les lâches, je les défie, Je suis près de l'ami du malheureux Cléarque.

PLEXIPPE.

Cléarque !

AGÉNOR.

Oui, le bon, le vertueux Cléarque ; c'est lui qui a pris soin de mon enfance : c'est lui qui, pour former mon cœur sur les grands modèles, m'entretenait chaque jour des exploits du général Pharès, et de ceux de Plexippe.

PLEXIPPE.

Vous seriez ce jeune homme que Cléarque a élevé chez lui !

AGENOR.

Je suis cet infortuné.

PLEXIPPE.

Quels malheurs, si jeune encore, sont donc venus vous assiéger ? comment avez-vous quitte vos parens ?

AGÉNOR.

Mes parens, je ne les connais point. Une dame, qu'on m'a dit être de la cour, prend soin de moi depuis long-tems. Elle est venue quelquefois me visiter, et toujours elle m'a laissé des marques du plus tendre, du plus vif intérêt. Elle me parlait toujours, ainsi que Clearque, du favori de notre prince, du général Pharès; elle me faisait espérer que je le verrais un jour. Je l'attendais avec impatience, quand la guerre éclata. Comme le pays qu'habitait Cléarque etait sur la frontière, et qu'il devint le théâtre sanglant des batailles, nous fûmes obligés de l'abandonner, pour venir nous établir à deux lieues d'ici. Ah! combien j'ai regretté de ne pouvoir me mêler parmi nos braves, pour repousser les ennemis! J'aurais combattu pour mon prince, pour Cléarque, et sous les yeux de Pharès.

PLEXIPPE.

Mon ami, j'aime à vous voir ces sentimens; mais répondez-moi : pourquoi avez-vous quitté Cléarque ?

AGENOR.

Depuis long-tems, il me faisait part des craintes qu'il avait qu'on ne vint à découvrir le lieu de notre retraite. Il disait avoir reçu quelques avis secrets; il soupçonnait qu'on avait ouvert ses dernières dépêches : il était déterminé à m'envoyer, disait-il, au commandant de cette forteresse, dont il me vantait la générosité, la bravoure, et l'attachement inviolable à son prince; quand, hier matin, un officier, suivi de plusieurs soldats, se présente chez Cléarque. On lui montre un ordre de me remettre entre leurs mains. Clearque refuse d'en reconnaître la signature; l'officier insiste : Clearque ne veut point obéir, et persiste davantage encore, quand il reconnait dans l'officier un homme vendu, dit-il, au ministre Abradate, dont il me traçait sans cesse la conduite odieuse. L'officier ordonne qu'on se saisisse de Clearque et de moi. Je m'élance au devant d'eux; je défends les jours de Cléarque, qui, sautant sur son épee, nous défend tous deux.

PLEXIPPE.

Cléarque... sans doute !

AGÉNOR.

Succomba : on l'entraina avec moi. Je fus blessé; mais je le fus en parant le coup qu'un assassin avait dirigé contre mon bienfaiteur, mon père !

PLEXIPPE.

Et l'officier ?

AGÉNOR.

Le méchant fit garder à vue Cléarque. Il me fit beaucoup d'accueil, chercha à savoir quelque chose sur ma naissance, sur mes parens.

PLEXIPPE.

Et vous lui dites ?...

AGÉNOR.

Que pouvais-je lui dire ? Je ne sais rien. Il m'accabla de promesses, et me dit que c'était pour aller à la cour que le prince m'envoyait chercher. Il me parla de la sœur du roi, et je reconnus, au portrait qu'il m'en fit, que c'était celui de la dame qui était venue me voir plusieurs fois. Quand je lui en parlai, avec toute la respectueuse reconnaissance qu'elle m'avait inspirée, j'ai vu la joie briller dans les yeux de l'offi- Enfin, il me permit de voir Cléarque, et ce brave homme me donna le conseil de fuir, de venir chercher un asyle près de vous. Je voulais ne pas l'abandonner : il me peignit les dangers que je courrais, avec tant de force, que, trompant la vigilance des gardes, à la faveur de la nuit, je me suis échappé, et j'ai pris le chemin de Cotatis. Vos avant-postes m'ont arrêté; j'ai demandé à être conduit devant vous : je vous vois, tous mes vœux sont remplis !

PLEXIPPE.

Votre récit m'a interressé ; votre personne plus encore. Cléarque m'a nommé, m'a jugé digne de recevoir un si précieux dépôt ; je justifierai l'opinion de ce brave compagnon d'armes. Mais, mon ami, nous sommes sur le point d'en venir aux mains, et je crains...

AGÉNOR.

Ah ! ce qui vous fait trembler pour moi, me remplit de joie ! Je m'indigne d'être venu jusqu'à mon âge sans avoir porté les armes : Je m'indigne d'un repos pour lequel tout tout me dit que je ne suis pas né. Ce jour, s'il peut éclairer mes premières armes, sera le plus heureux de ma vie ! Quel présage flatteur ! combattre à côté de Plexippe !

PLEXIPPE.

Bien, mon ami, bien ; j'aime à vous voir ce noble courage ! Eh bien, nous combattrons ensemble !

AGÉNOR.

Je l'espère, et à vos côtés.

PLEXIPPE.

Puissiez-vous, Agénor, vivre toujours au milieu des camps!

AGÉNOR.

Une fois que j'aurai merité de porter les armes, j'espère ne les quitter jamais !

PLEXIPPE.

C'est dans les camps qu'habite le véritable honneur ; l'œil fixé sur la gloire, on est étranger au tumulte, au fracas des cours. L'intrigue se tait devant le sang-froid du courage.

AGÉNOR

Ah ! je ne veux point aller à la cour. Mon bon papa Clearque m'en a dit trop de mal. Il m'a toujours répété qu'on n'y était jamais d'accord, qu'on s'y battait plus qu'à la guerre, et que, de plus, les armes étaient empoisonnées.

PLEXIPPE

La dissimulation est l'ame des courtisans ; la jalousie, le mobile de toutes leurs actions. Si le prince est l'idole du militaire, si l'on brigue la faveur d'un coup-d'œil du maître, ce coup-d'œil, cette faveur éveillent l'envie, et l'homme le plus recommandable par ses vertus, par la noblesse de ses sentimens, irrite toutes les passions.

SCENE V.

Les Précédens, PHARÈS.

PHARÈS, *suivi de plusieurs officiers, qui se retirent au moment où il entre dans l'appartement de Plexippe.*

Enfin, je vous revois, mon cher Plexippe ; je retourne reprendre le poste d'honneur. Hermas me confie le sort de son armée, et j'espère que Mérod ne poussera pas plus loin ses conquêtes. Je n'ai qu'un instant à vous donner ; que je vous embrasse ! Voici quelques ordres concernant votre commandement... Quel est ce jeune homme ? il vous appartient, sans doute ; il augmentera la famille des braves... Mon ami, vous avez un grand modèle sous les yeux. (*Il montre Plexippe*).

PLEXIPPE, *montrant Pharès.*

Contemplez Pharès, mon ami, et sur-tout imitez-le. (*Agénor se jette aux pieds de Pharès, qui le relève avec bonté. Pendant ce tems, Plexippe parcourt ses dépêches.*) Que je plains Hermas, de se priver des conseils et du bras d'un homme tel que vous !

PHARÈS.

Quelles instructions portent donc vos dépêches ? Vous semblez vous troubler ! Que parlez-vous d'Hermas, d'un homme tel que moi ?

PLEXIPPE.

Que cette constante tranquillité d'ame sied bien à la vertu ! Mais vous ne me parlez point de ce ministre odieux, d'Abradate, qui toujours....

PHARÈS.

Ne mêlons point le nom de cet homme à notre entretien.

J'ai trop de plaisir à vous revoir, à vous presser dans mes bras.

PLEXIPPE.

Ne redoutez-vous plus rien de lui, et le prince ?...

PHARÈS

Le prince m'a rendu à mon poste honorable, et Abradate lui-même a sollicité cette justice d'Hermas.

PLEXIPPE.

Et vous croyez vous rendre à l'armée ?

PHARÈS.

Je reverai mes camarades ; dans une heure, je les mène à la rencontre de l'ennemi, qui, dit-on, n'est qu'à peu de distance, et dont le dessein est de tourner cette forteresse.

PLEXIPPE.

Ah ! Pharès !

PHARÈS

Eh ! bien, mon ami, expliquez-vous : que veut dire cette émotion ?

PLEXIPPE.

Lisez.

PHARÈS *lisant.*

« Espérez tout du succès de nos armes : la conspiration » est découverte. Des chefs plus dignes vont commander » nos armées ; elles vont retrouver leur antique valeur. Dis- » crétion ! Pharès vous remettra cette dépêche. Il ignore ce » qu'elle renferme. Vous le retiendrez prisonnier sous votre » responsabilité, jusqu'à ce que le roi en ordonne autre- » ment. ABRADATE. » Quelle perfidie ! Plexippe, faites votre devoir. J'aurais voulu mourir pour mon prince... Que dis-je ? Il n'est pas coupable d'une semblable cruauté : voici mon épée.

PLEXIPPE.

Votre épée !

PHARÈS.

Ne suis je pas votre prisonnier ?

PLEXIPPE.

Je suis votre ami.

PHARÈS.

Nous le serons toujours.

AGÉNOR.

Si j'avais une épée comme celle-là, je me croirais invincible !

PHARÈS.

Abradate veut la perte des états d'Hermas ; il l'a jurée. Et moi, qui avais fait le serment de les sauver !.. Ah ! mon ami ! pardonne ce mouvement d'orgueil ; mais comme je me suis toujours cru digne de l'estime de mon prince, je me crois

toujours capable de le bien servir. Zélaïde, princesse si généreuse !...

PLEXIPPE, *à Agénor.*

Retirons-nous : laissons le général se remettre des fatigues du voyage.

AGÉNOR.

Pourquoi, s'il souffre, l'abandonner ?

PHARÈS.

Restez Plexippe ; restez auprès de l'infortuné Pharès !

(*Plexippe fait signe à Agénor de sortir.*)

SCENE VI.

PHARÈS, PLEXIPPE.

PHARÈS.

Ah ! mon ami, de quels coups je me sens accablé.

PLEXIPPE.

Vous m'en voyez frémir.

PHARÈS.

Tout semble conspirer pour déchirer mon ame. Tout, jusqu'à ce jeune enfant, votre fils, aigrit ma douleur : son âge, sa vue !..

PLEXIPPE.

Il n'est point mon fils, je n'ai pas ce bonheur !

PHARÈS.

Il ne vous appartient pas ?

PLEXIPPE.

Non. Cléarque, notre vieux compagnon d'armes...

PHARÈS.

Cléarque, dites-vous !

PLEXIPPE.

A pris soin de son enfance, et comme par ordre d'Abradate...

PHARÈS.

Un ordre d'Abradate !

PLEXIPPE.

On voulait l'enlever de chez lui, et que Cléarque a craint quelque trahison, il n'a pas voulu se séparer d'Agénor.

PHARÈS.

D'Agénor ! ah ! mon ami, achevez.

PLEXIPPE.

Le jeune homme s'est échappé des mains des émissaires d'Abradate, et il est venu chercher un asile auprès de moi.

PHARÈS.

Le ciel n'a pas permis que les méchans... Que je le voye, que je presse Agénor sur mon cœur ! mon fils !

PLEXIPPE.

Votre fils ! expliquez-vous ?

PHARÈS.

En entrant ici, sa figure... Je ne sais quel pressentiment.. La nature... Que j'embrasse mon fils !

PLEXIPPE.

Mais cet enfant ?

PHARÈS.

Ah ! si l'amitié ne nous aidait pas à porter le fardeau de la vie, si l'amitié ne nous consolait pas de l'injustice et de la haine des méchans, quel homme voudrait consentir à vivre ? Mon ami, vous saurez tout. Que je revoye mon Agénor, qu'il apprenne... Non, non, qu'il ignore qu'il est si près de son pere, de son père malheureux ; qu'il ne l'apprenne que le plus tard possible.

PLEXIPPE.

Je ne savais pas que l'hymen...

PHARÈS.

Que de peines cet hymen m'a causés. Mon ami, qu'Agénor fasse ses premières armes sous vos ordres. Mérod s'avancera sans doute sous vos murs, que mon fils marche dans les rangs de vos braves ; qu'il y marche le premier.

SCENE VII.

PLEXIPPE, PHARÈS, AGÉNOR

PHARÈS.

Approchez, mon ami, mon fils ! Vous me permettrez bien de vous donner ce nom !

AGÉNOR.

Mon cœur vous l'a donné d'avance. Cléarque m'a si souvent parlé de vous. Je ne trouvais pas de récompense plus flatteuse et d'encouragement plus selon mon cœur, que lorsque le bon Clearque, en me regardant entre deux yeux... là... comme çà... me disait : Agénor, tu as quelques traits de ressemblance avec Pharès... Ah ! Cléarque me flattait !

PHARÈS.

Je ne puis retenir mes larmes !... Agénor, que je vous embrasse !

AGÉNOR.

Ah ! de bien bon cœur ! Mais si vous voulez que je sois votre fils...

PHARÈS.

Si je le veux !

AGÉNOR.

Il faut permettre que je vous appelle mon père.

PHARÈS.

Votre père ! ah ! oui, toujours votre père.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

M. le commandant, Mérod profitant de la retraite précipitée de nos troupes, s'avance sous nos murs. Les débris de l'armée viennent se mettre sous la protection du canon du grand fort. Je viens prendre vos ordres. (*On entend la canonnade dans le lointain*).

PLEXIPPE.

Faites assembler le conseil, je vais m'y rendre.

SCÈNE IX.

Les Précédens, excepté L'OFFICIER.

AGÉNOR.

M. le commandant, ne m'oubliez pas dans vos dispositions militaires.

PLEXIPPE.

Non, non, mon ami, allez.

SCÈNE X.

PHARÈS, PLEXIPPE.

PLEXIPPE.

Si le hasard des combats a mis souvent des guerriers dans une position difficile, celle où nous nous trouvons tous deux est extraordinaire. L'ennemi s'avance ; l'homme dont la tête et le bras pouvaient seuls arrêter son impétuosité, rappeler encore la victoire et la fixer sous nos drapeaux, Pharès est mon prisonnier.

PHARÈS.

Obéir, voilà la loi suprême des militaires.

PLEXIPPE.

Puis-je, si nous faisons une sortie ; puis-je souffrir que Pharès dans les fers... Vous vous fiez bien à mon amitié... Je vais au conseil ; je sonderai la disposition des esprits : ce sont tous des braves qui le composent. Je leur communiquerai mes idées, et j'espère que l'État n'aura point à gémir de votre inaction.

SCÈNE XI.

PHARÈS, *seul.*

Que d'événemens se succèdent ! Je crois avoir reconquis l'estime, l'amitié de mon prince ; déjà je me prépare à lui sacri-

fier le reste d'une vie que je lui ai consacrée. Déjà je brûle de me mesurer avec Mérod, et de forcer la victoire à revenir sous nos drapeaux. Déjà je me voyais au milieu de mes vieux compagnons d'armes, et l'on charge mes mains d'indignes fers !.. Zélaïde peut-être victime...

SCENE XII.

PHARES, AGÉNOR.

AGENOR.

Quel bonheur ! on parle de faire une sortie, je pourrai donc me montrer digne... Qu'avez-vous ?

PHARÈS.

Mon ami, mon fils, vous allez courir une carrière honorable Une fois associé au sort des guerriers armés pour la défense de l'Etat, ne regardez plus derrière vous. Obéissance aveugle pour vos chefs, déférence pour vos égaux, estime et générosité pour vos inférieurs, humanité sur-tout pour les vaincus, protection à tous... Tenez-vous éloigné de l'intrigue. Un homme d'honneur ne doit être redevable de son avancement qu'à son courage, de l'estime publique qu'à ses vertus, et ne chercher d'autre récompense, d'autre bonheur que dans la pensée d'avoir fait son devoir.

AGÉNOR.

Je jure de vous prendre pour modèle en tout.

PHARÈS.

Si quelque jour, trompé par un lâche courtisan, votre prince vous retirait ses faveurs, n'en murmurez point : attendez tout du tems, qui remet les hommes à leur place. Le triomphe des méchans est de courte durée ; il n'est établi que sur l'erreur. Celui de la vertu est plus constant ; il se lie à l'intérêt général par toutes les affections généreuses. Retenez-bien sur-tout qu'il est des circonstances où l'on doit servir son prince malgré lui, ne dût-il encore ne payer nos soins que par la plus noire ingratitude.

SCENE XIII.

PHARÈS, PLEXIPPE, AGÉNOR, Le Conseil Militaire.

PLEXIPPE.

J'ai fait part, général, au conseil, des événemens dont ce jour a été le témoin. Je leur ai communiqué les ordres du prince. Ils ont gémi ainsi que moi, du sort qu'il a réservé au plus digne guerrier. Pharès est commis à ma foi ; il est mon prisonnier, et le sera jusqu'à ce qu'un ordre du prince lui rende la liberté. Mais, si le service de la citadelle, si le bien de l'état exige que la garnison que j'ai l'honneur de

commander s'avance, votre presence est nécessaire. Vous ne pouvez vous défendre de vous armer pour combattre. Vous-même, pourriez-vous voir la mort voler autour de vous, et rester spectateur des combats, sans en partager les dangers! (*On entend le canon.*) Nos dispositions sont faites. Le conseil a decidé que l'état des choses ne nous permet pas d'attendre l'ennemi ; il faut marcher à sa rencontre, ranimer le courage des fuyards, les rallier, attaquer Mérod, le vaincre ou perir.

LES OFFICIERS.

Nous le jurons

AGÉNOR.

Et moi aussi.

PLEXIPPE

Je vais expédier un courier au prince, et l'informer de notre résolution. (*Le canon gronde.*)

AGENOR.

Armez-moi, M. le commandant !

PLEXIPPE, *présentant Agénor.*

Seigneurs, vous voyez un jeune enfant qui veut aujourd'hui faire ses premières armes. Je vous le recommande. Combattant sous vos yeux, il ne pourra que justifier les espérances qu'il donne. Allons nous préparer à l'attaque. Venez, brave Pharès, soyez l'ame, le conseil et l'exemple de vos camarades.

PHARÈS.

Je m'abandonne à vos soins. Cette journée doit être pour tous un triomphe. Puissai-je aujourd'hui trouver la mort, ou reconquérir l'estime de mon prince, en sauvant ma patrie.

Fin du second acte.

NOTA. Il ne se fait point d'entre-acte. L'orchestre pendant l'espace du second au troisième acte doit exécuter un morceau qui fasse soupçonner que les armées sont aux prises et la toile se lève après le combat.

ACTE III.

Le théâtre représente une galerie de la forteresse, garnie de drapeaux pris sur les ennemis, et formant une espèce de tente à Pharès, qui, blessé et placé sur un lit de repos, est entouré de plusieurs officiers de Plexippe, d'Agénor et de Zélaïde.

SCENE PREMIERE.

ZÉLAIDE, PHARÈS, PLEXIPPE, AGÉNOR.

ZÉLAIDE.

Oui, brave Plexippe, j'ai cru que je devais prendre plutôt conseil de mon cœur, que d'attendre que la prudence

dictât ma conduite. Après tout, quel crime peut-on me faire de voler au secours d'un homme à qui l'état, à qui mon frère doit tant. Dès le moment où je reçus de vous l'avis de l'arrestation de Pharès, je me suis rendue chez Hermas. Son ministre l'avait sans doute tellement prévenu contre Pharès, contre moi, peut-être, que je n'ai pu voir mon frère. La circonstance était impérieuse, les momens bien chers. Je me suis déterminée à l'informer par écrit que le salut de l'empire, sa propre conservation, la mienne, tout me faisait un devoir de me rendre à Cotatis, et je suis partie.

PHARÈS.

Ah! madame, puisse la dernière goutte de mon sang, couler pour le service de votre famille!

ZÉLAIDE.

Vous m'avez promis, vous avez promis à ces braves gens d'être tranquille : vous r'ouvririez vos blessures.

AGÉNOR.

Mon père, sois donc obéissant, toi qui recommandes cette vertu.

ZÉLAIDE *à Pharès.*

Mon père.... Cet enfant saurait-il ?...

PHARÈS *ému.*

Agénor m'a donné ce titre sacré, et je n'ai pu me refuser au plaisir de m'entendre appeller de ce doux nom par un enfant si intéressant.

ZÉLAIDE *à Pharès.*

Il faut, mon ami, que vous confondiez le perfide ministre. J'étais près de ces murs, quand j'appris la nouvelle de la défaite entière de l'armée de Merod, et qu'elle était l'ouvrage de Pharès et des braves qui l'entourent. J'ai rencontré le courrier que vous avez dépêché à mon frère, et je ne doute point qu'il ne vienne lui-même jouir de vos triomphes. Je l'attends pour dévoiler l'infâme conduite d'Abradate.

PHARÈS.

Comment jamais reconnaître ?...

ZÉLAIDE.

En continuant à prendre soin de votre santé, et d'aimer votre prince.

PLEXIPPE.

Madame, ce jeune enfant a donné des gages de sa valeur; il a pris un drapeau.

AGÉNOR.

Il est teint du sang de Pharès, et je sens qu'il me coûte bien cher.

ZÉLAIDE.

Si Pharès avait été condamnable dans sa conduite, je ne l'aurais pas servi de tout mon pouvoir, de tout mon courage; j'ai fait ce que j'ai dû faire. Le calme va succéder à l'orage, et bientôt rendu à la vie, aux vœux de l'état et à l'amitié de son prince, il reprendra un rang qu'il sût toujours honorer.

PLEXIPPE

Madame, tant de vertus, tant de générosité ne m'étonnent pas. La princesse Zelaïde fut toujours le modèle le plus parfait.....

ZÉLAIDE

Abradate, sans doute...

PLEXIPPE.

Nous avons saisi sur un des chefs ennemis, mort au champ d'honneur, la correspondance criminelle d'Abradate avec Mérod, et la preuve de ses intelligences pour livrer l'armée, qu'il laissait manquer de tout. Je l'enverrai au prince; il verra dans quel abyme ce perfide ministre nous avait entraînés.

ZÉLAIDE.

Je ne vous parle point, seigneur, de vos succès; c'est aux guerriers à juger les dispositions militaires qui ont assuré la victoire : c'est aux guerriers qu'il convient d'en apprécier les savantes combinaisons. Mais mon sexe toujours juge des belles actions, vous remercie, par ma voix, de tout ce que vous avez fait pour éloigner des familles, l'effroi, la douleur et la mort que le farouche Mérod y portait. Pharès, votre prince, sans doute, vous couronnera de lauriers; qu'il me soit permis d'y mêler les larmes de la reconnaissance !

SCENE II.

Les Mêmes UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

M. le gouverneur, voilà une lettre du ministre.

PLEXIPPE.

D'Abradate.

ZÉLAIDE, *avec fierté.*

Et c'est vous, monsieur, qu'il a choisi ?...

L'OFFICIER.

Oui, madame.

PLEXIPPE.

Il suffit.

L'OFFICIER.

Je me retire.

ZÉLAIDE.

Non, restez; je vous l'ordonne.

L'OFFICIER.

Mon devoir...

ZÉLAIDE.

Est d'obéir... Lisez, Plexippe.

PLEXIPPE, *après avoir lu.*

Je n'oserai jamais.

ZÉLAIDE.

Donnez. (*Après avoir lu.*) Sa lâcheté l'emporte encore sur sa scélératesse. Il ose s'abaisser jusqu'à menacer Plexippe, jusqu'à le flatter ensuite pour en obtenir le secret... (*A l'officier.*) Où avez-vous quitté Abradate ?

L'OFFICIER.

Je le précède, ainsi que le roi, de quelques minutes.

ZÉLAIDE, *avec inspiration.*

Vous voyez, messieurs, quel abyme ce perfide ministre avait ouvert sous nos pas ! qu'il y soit précipité lui-même ! Voyons comment il osera soutenir notre présence ! Dérobons, pour un instant, la vue de Pharès a mon frère, à son ministre. (*Les officiers, porteurs des drapeaux qui forment le couronnement de la tente de Pharès, les fixent en terre, et lui forment un rideau.*)

SCENE III.

Les Mêmes, ABRADATE, LE PRINCE et son cortège.

(*On bat aux champs, on entend une salve d'artillerie.*)

PLEXIPPE, *presentant un papier.*

Prince, voici les articles du traité avec mérod.

HERMAS.

Vous ici ma sœur, vous, parmi ces guerriers !

ZÉLAIDE.

Mon frère, vous etiez informé que j'avais quitté la cour pour me rendre en ces lieux !

HERMAS, *à part.*

Quel nouveau trait de lumière !

PLEXIPPE.

Mérod, ce fier ennemi, se retire dans sa capitale : Il nous donne pour otages, six places les plus fortes.

HERMAS.

Seigneurs, la joie qui s'est manifestée sur mon passage, m'annonçait à chaque instant le bonheur que mon peuple doit aux succès de vos armes, et m'aurait dicté ce que je dois faire, si, depuis long-tems, vous ne m'aviez mis dans l'impuissance de reconnaître et de payer dignement vos services. Si je vous dois des éloges; comme votre souverain, j'ai droit de tout attendre de la générosité de mes amis. J'ai de grands torts, sans doute; j'aime mieux les avouer que d'avoir à rougir de ne les pas réparer.

ABRADATE.

Vous, seigneur ! Les circonstances seules...

HERMAS.

L'état penchait vers sa ruine : vous l'avez relevé, assuré. Un moment a suffi à des braves, pour réparer deux ans de malheurs. Vous avez droit également à ma reconnaissance... Pharès...

ZÉLAIDE.

On a tremblé pour ses jours ; une blessure dangereuse a failli vous priver de l'homme le plus digne, du guerrier le plus brave ? mon frère, vous avez été injuste envers le meilleur officier de votre armée : vous avez flétri sa gloire, et vous lui devez une réparation, d'autant plus éclatante, que votre conduite envers lui a été publique. Un prince doit justice; mais il la doit noble, grande et généreuse !

ABRADATE.

Il est vrai qu'on assure qu'il a secondé les opérations avec un courage sans exemple, et que, sans lui...

ZÉLAIDE, *ironiquement.*

Et la généreuse protection que le ministre Abradate lui a accordée, sans l'intérêt qu'il a pris à sa gloire et à son honneur, et sur-tout sans les recommandations qu'il lui avait données auprès du commandant de cette forteresse...

ABRADATE.

Madame, je n'ai fait..

ZÉLAIDE.

Que ce dont est capable un homme comme vous.

ABRADATE, *à Plexippe.*

Vous m'avez trahi.

HERMAS.

Abradate, lui même, a sollicité le rappel de Pharès.

ZÉLAIDE.

Et vous a fait signer l'ordre de son arrestation. (*Elle montre l'ordre.*) Eh bien, votre odieuse conduitte est-elle assez à découvert ? Voici votre victime. (*Les offiiers levant leurs drapeaux découvrent Pharès. Hermas s'avance vers lui, en lui tendant la main.*)

ABRADATE.

Cet ordre, madame, est une nouvelle preuve de mon attachement à la personne du prince. J'avais des renseignemens irrécusables sur les intelligences de Pharès avec l'ennemi, et sur la résolution trop précipitée de Plexippe.

PLEXIPPE

Il fallait vaincre, seigneur, et une victoire, si elle met en défaut votre politique, est toujours une victoire.

ABRADATE.

Le prince ne doit voir dans ma conduite....

ZÉLAIDE.

Que celle d'un calomniateur.

ABRADATE.

Madame, quelque soit l'intérêt puissant que vous inspire Pharès, il ne peut être une arme assez forte pour me forcer à taire des secrets...

HERMAS.

Ma sœur, il est bien pénible pour moi d'être le témoin d'un débat...

ZÉLAIDE.

Dont la honte retombera sur le coupable.

HERMAS.

Votre hymen secret...

ZÉLAIDE.

Achevez.

HERMAS.

Agénor, si je dois en croire les rapports... ma juste fureur...

AGENOR *se jettant aux pieds d'Hermas.*

Ah! mon prince, grâce! grâce!

ZÉLAIDE, *le relevant.*

Ce n'est point une grâce, mon ami, c'est justice; relevez-vous, Agénor.

ABRADATE, *à part.*

Agénor!

ZÉLAIDE, *se jettant sur le sein de Pharès.*

Embrassez votre père.

ABRADATE, *avec intention.*

Son père!....

HERMAS, *à Zélaïde.*

Et sa coupable mère?. ...

ZÉLAIDE.

Elle fut ma meilleure amie: ne flétrissez point sa mémoire. Comme sa vie a été sans tache, la calomnie doit expirer sur son tombeau. Oui, Zelaïde.... de Scindia....

PHARÈS.

Mon épouse!

ABRADATE, *à part.*

Zelaïde de Scindia!

HERMAS, *à Abradate.*

Vous aviez des preuves?.....

ZÉLAIDE, *montrant des papiers.*

Voici les plus sûres..... La conformité de nom, mon estime pour Pharès, mon zèle ardent à lutter contre l'artificieuse conduite d'Abradate; plus encore l'insolent amour de ce ministre perfide, pour la sœur de son roi tout a pu donner à la calomnie un air de vérité... Mais le voile est déchiré, et Pharès.....

HERMAS.

Ah ! ma sœur ! (*à Abradate.*) Que pourriez-vous me dire qui justifiat l'atrocité de votre conduite envers ma sœur, envers Pharès ?....

ZÉLAIDE.

Si Abradate ne trouvait pas de moyens assez persuasifs pour nous convaincre de la pureté, de la droiture de ses intentions, et pour nous prouver que son zèle ne s'est jamais démenti; cet écrit...

PLEXIPPE.

Trouvé sur le commandant de l'avant-garde ennemie.... (*à Hermas.*) Lisez, prince, et voyez quel était le traître, d'Abradate ou de Pharès.

HERMAS.

Qu'on l'entraîne, et que précipité dans un cachot...

ZÉLAIDE.

Arrêtez, mon frère, que tout se ressente aujourd'hui de la victoire, et de votre présence en ses lieux.

HERMAS.

Vous voudriez que ma justice épargnat ce misérable ?

ZELAIDE.

Je veux plus... Que vous le récompensiez dignement, et le punissiez en même-tems du supplice le plus affreux pour ses pareils !

HERMAS.

Quoi ! ma sœur !

ZÉLAIDE.

Qu'il contemple ici, sur le lit de l'honneur, ce guerrier redoutable, vainqueur des ennemis et de la calomnie ! qu'il le contemple, entouré de ses amis, de son fils, des objets les plus sacrés pour un homme, les plus chers pour un militaire : qu'il sente le remord, si son cœur peut y être accessible !... Qu'il aille ensuite, escorté, jusqu'au camp de Merod, y recevoir le prix de ses services. Il avait tous ses secrets, toute sa confiance; Il en était digne : il doit être son ministre.

HERMAS.

Je dois un exemple.

PHARÈS.

Celui de la générosité.

HERMAS

Et c'est vous qui demandez !...

PHARÈS.

Qu'on n'empoisonne point la douceur de cette journée... Ah ! mon prince, oubliez tout pour ne vous souvenir que de l'amour de vos peuples et du serment que nous faisons ici de mourir pour vous.

HERMAS *à Abradate.*

Allez, Abradate... On vous conduira sur la frontière... Qu'on l'emmène.

ABRADATE, *avec l'accent concentré de la rage, et à part.* Je saurai profiter de cette liberté. (*On l'emmène.*)

SCENE DERNIERE.

Les Mêmes, excepté ABRADATE et quelques Gardes.

ZÉLAIDE.

Mon frère, cet enfant, bien jeune encore, s'est déjà montré digne de soutenir l'honneur du sang dont il est sorti. Voici le gage qu'Agénor vous donne de sa valeur.

PLEXIPPE.

C'est le guidon des gardes de Mérod, qu'il a enlevé.

AGENOR

J'espère bien que ce ne sera pas le dernier.

HERMAS.

Agénor... je vous le donne, qu'il vous rappelle cette journée, et mon souvenir... Je vous fais lieutenant dans mes gardes.

AGÉNOR.

Si jamais on arrache mon enseigne, on ne l'aura qu'avec ma vie ! (*à Pharès.*) Mon cœur ne m'avait point trompé : Pharès est mon père !

HERMAS.

Ne songeons plus qu'à célébrer une aussi belle victoire. Puissiez-vous Pharès, oublier un moment d'erreur. J'en ai été bien cruellement puni. Et vous, ma sœur, me pardonnerez-vous d'injustes soupçons, rendez-moi tous les deux votre estime et votre amitié, venez mon ami, venez ajouter encore à mon bonheur, que je presse dans mes bras, mes seuls, mes vrais amis, l'honneur et le soutien de mes états.

BALLET, FÊTE GÉNÉRALE.

FIN.

25/1/74

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2476
V35F6

Villers, Pierre
La forteresse de Cotatis